



ici & ailleurs



Meywaka

En chemin vers « l'aube de la pensée »

Terre à terre

Un nouveau regard sur le monde

Shikwakala

Le fil de l'Univers

La compensation carbone

Entretien avec Jonathan Guyot



Chèr(e)s Ami(e)s,

A l'heure où j'écris ces quelques lignes, il m'est douloureux de vous partager que la crise mondiale de Coronavirus que nous avons traversée a eu et continue à avoir des impacts dramatiques sur la Sierra et ses habitants. La situation, déjà tendue, s'est brutalement dégradée ces derniers mois. Profitant des mesures de confinement, de l'absence de témoins, de l'impossibilité de se mobiliser, d'importants projets sont relancés, voire accélérés, qui impactent directement l'intégrité et la survie des communautés Kogis, Wiwas et Arhuacas. Des groupes paramilitaires prennent le contrôle de vastes territoires, détruisent des sites sacrés, relancent des projets miniers ; des leaders sociaux sont assassinés ; des villages sont détruits et des populations directement menacées.

Les opérateurs d'un tourisme de masse, qui ont bien compris l'intérêt grandissant de nos sociétés modernes pour ces « communautés exotiques », accélèrent leurs projets mortifères. Les profits escomptés surpassent les cris des peuples autochtones et les destructions environnementales.

La violence et les excès de toute nature resurgissent avec une ampleur sans précédent dans les vallées et les contreforts de la Sierra Nevada de Santa Marta. Une ampleur qui a incité les autorités indiennes arhuacas, par la voix de leur gouverneur, à publier une lettre ouverte à la Cour constitutionnelle colombienne, où sont partagées ces paroles « *Nous vivons la pire époque de notre histoire républicaine dans la Sierra. Toutes les difficultés que nous avons connues sous les gouvernements précédents redoublent d'intensité* ».

On ne peut qu'être effrayé par la capacité des sociétés modernes à détruire les conditions mêmes de leur survie, la nature et les sociétés humaines, autochtones, celles-là même dont le regard, les connaissances seraient à même de nous aider à réintégrer le vivant, dans nos actes, nos paroles et nos pensées. Une situation qui interroge, bouscule nos représentations, à l'heure où ce temps improbable de confinement nous invite à prendre du recul, questionner nos actes, nos comportements, nos habitudes, voire imaginer « le monde d'après ».

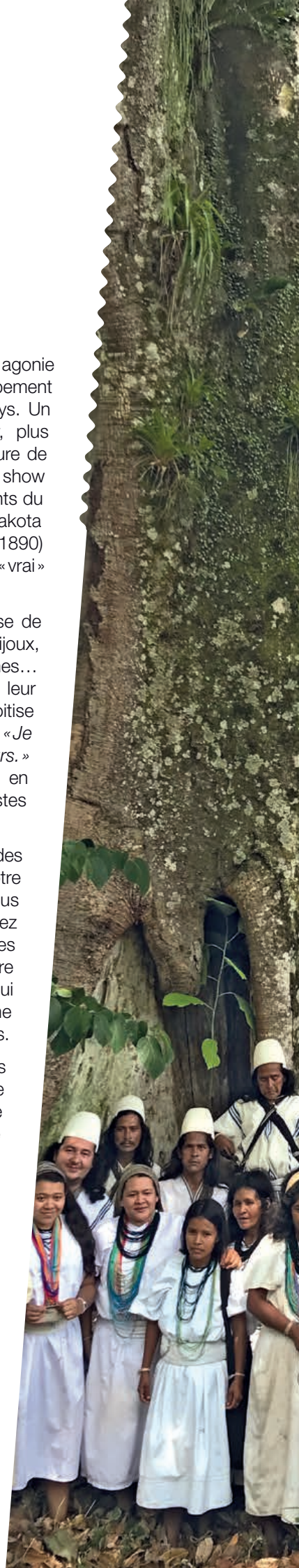
Détruits, traqués dans leur pays, leur agonie suscite curiosité, voire le développement d'activités lucratives dans d'autres pays. Un peu comme William Frederick Cody, plus connu sous le nom de Buffalo Bill, figure de la conquête de l'Ouest qui, pour son show en Europe, allait rechercher les survivants du massacre de Wounded Knee (Indien Lakota / Dakota du sud, aux Etats Unis / 1890) pour les exhiber à un public avide de « vrai » exotisme.

Car « l'Indien fait vendre ». Qu'il s'agisse de commerce alimentaire, de vente de bijoux, de voyages, de livres, de magazines... les peuples autochtones, dans leur agonie, semblent attirer la convoitise souvent malsaine des modernes. – « *Je hais les voyages et les explorateurs.* » nous partageait Claude Lévi-Strauss, en ouverture de son célèbre ouvrage « Tristes Tropiques ».

Alors, si vous pensez que l'avenir des « autochtones » est intimement lié à notre avenir, que c'est ensemble que nous pourrons écrire notre futur. Si vous pensez que ces sociétés dans leurs différences ont toute leur place dans l'aventure humaine. Si vous croyez au « Nous » qui Re-lie, Re-Connecte, à l'alliance comme boussole de la vie, alors rejoignons-nous.

A vous toutes et tous qui soutenez nos actions concrètes et pragmatiques de restitution de terre, de préservation de leurs cultures ancestrales et d'ouverture d'un dialogue respectueux à travers notre association et le projet TERRE à TERRE, MERCI.

**Marie-Hélène Straus,
Présidente**



Du Je au Nous

Nous avons plusieurs fois évoqué le tissage comme un des fondements de la pensée kogi, notamment à travers le soutien que nous apportons à l'association Asowakamu regroupant femmes kogis et arhuacas autour du tissage. **Tisser, pour les peuples de la Sierra, c'est penser le monde et se mettre dans la possibilité d'en appréhender de façon sensible la complexité ; complexité, du latin "com-plexus", tisser ensemble.** Cette reliance est omniprésente dans l'univers depuis l'infiniment petit comme le système neuronal à l'infiniment grand que représente par exemple une galaxie. On le retrouve également dans le système racinaire et les dialogues souterrains entre les arbres, les champignons (voir *"La vie secrète des arbres"* de Peter Wohlleben).

Les sociétés dites "développées" ont tenté depuis longtemps de simplifier cette complexité en s'appuyant sur des principes d'opposition. Le bien ou le mal, le roi ou le peuple, les autres ou Moi, le rationnel ou l'irrationnel, le visible ou l'invisible... **Pour se rassurer, elles continuent à repousser ou se protéger de l'Autre ; à construire des murs qu'elles nourrissent de préjugés, de peurs, d'habitudes.** Elles nous poussent dans un individualisme mortifère et absent dans le reste du vivant où tout est relié.

Le sociologue Edgar Morin, parrain de Tchendukua, nous invite à la dialogique, c'est-à-dire à sortir de ce principe et à **entrer dans un dialogue conciliant à la fois la différence, la contradiction et la complémentarité** ; on retrouve aussi cela dans la pensée quantique. Et c'est l'essence même du dialogue que nous tentons avec les peuples de la Sierra, notamment dans le Diagnostic croisé territorial (Drôme 2018 ou Terre à Terre 2021, Genève). Ce dialogue passe par notre capacité à passer du Lui OU Moi à Lui ET Moi, du Je contre Je à NOUS, à mettre l'ego au service du collectif sans se détruire. Rappelons ici que le mot JE n'existe pas en langue kogi.

Le NOUS - pas un NOUS qui soit la juxtaposition de JE, mais l'interdépendance de ces JE - ne peut être porté exclusivement par des règles comme le système binaire nous amène à le croire (la carotte ou le bâton). Il a besoin d'être alimenté par des valeurs, non pas décrétées comme le seraient des règles, mais incarnées. Parmi ces valeurs, la responsabilité : **dans le Nous, chacun est responsable de sa partie,** comme le sont les musiciens d'un orchestre, chaque fausse note a une incidence sur les autres. Relié à la responsabilité s'ajoute la nécessaire **confiance dans l'autre et sa capacité de tenir son rôle, mais aussi dans soi.** Là encore pas d'injonction de confiance mais travail sur soi pour la développer.

Il y a également l'écoute, pas seulement avec ses oreilles, mais une **écoute intégrale.** **Les grands frères kogis nous reprochent souvent de voir mais de ne pas regarder, d'entendre mais de ne pas écouter.** Les comédiens, musiciens ou danseurs occidentaux le savent aussi : on ne joue pas seul, on joue avec l'autre, en fonction de lui et de ce qu'il produit. Le public reçoit ce Nous dialoguant, vivant, créatif, permettant le surgissement de l'inattendu. Les Kogis le savent depuis des millénaires : **c'est en écoutant la Mère Nature que l'on sait ce que nous avons à faire, puisque nous en faisons partie.** Le Nous est là, partout, il suffit de s'ouvrir, d'ouvrir nos portes avec humilité et confiance et nous rendrons le futur possible, nous humains sur notre petite planète, petite partie du vivant qui la peuple.

**Michel Podolak,
Vice-président**

Sierra Nevada de Santa Marta, février 2020

A l'ombre d'une imposante pierre « sacrée », accompagnés par le chant des oiseaux *Oropendolas*, nous partageons un dernier moment avec nos hôtes wiwas avant de poursuivre notre mission de terrain. Tout semble calme. Nous venons de visiter une terre remise aux Wiwas par Tchendukua quelques mois plus tôt : un terrain de **70 hectares qui viennent s'ajouter aux 630**

hectares déjà restitués dans ce secteur. Cette nouvelle terre donne accès au fleuve, un atout précieux qui permettra de mettre en place un système d'irrigation et d'éviter que les cultures ne soient détruites par les périodes de sécheresse. Nous sommes dans le sud de la Sierra, en zone de forêt tropicale sèche, et le paysage n'a rien de commun avec la végétation luxuriante de la majorité des terres restituées sur le versant nord : des buissons, des arbustes, quelques arbres aux abords du fleuve... Ces lieux abritent pourtant des écosystèmes extrêmement riches, mais aussi très fragiles et menacés. Alors que les terres étaient fortement dégradées lors de leur acquisition, surtout à cause de l'élevage, nous avons le plaisir, d'année en année, au fil des missions, de constater que le paysage devient plus vert et que la nature reprend peu à peu ses droits depuis le retour des Wiwas.

Mais derrière le calme apparent, les difficultés sont nombreuses. Colons, paramilitaires, évangélistes, touristes... À l'entrée de leur territoire, les Wiwas ont dû installer un portail pour se protéger des intrusions. Les sécheresses se font de plus en plus longues et intenses, les incendies de plus en plus violents. Dans cette zone, comme ailleurs dans la région, le sous-sol regorge de ce que le monde « moderne » ne voit que comme des « ressources naturelles », et **la pression pour l'exploitation minière, qu'elle soit légale ou illégale, se fait de plus en plus forte**. Le décret 1500, promulgué par l'ancien président de la Colombie Juan Manuel Santos, est censé apporter une protection au territoire ancestral des peuples autochtones de la Sierra. Mais il n'est pas respecté et est remis en question auprès de la Cour constitutionnelle, car les milieux d'affaires estiment qu'il nuit au développement économique.

Avec la pandémie, les difficultés se sont accentuées. Les mesures de confinement très strictes, décidées par le gouvernement colombien, laissent la voie libre à un déchaînement de violence : retour en force des groupes armés, des cultures illicites et des pilliers de tombes ; destructions de sites sacrés ; assassinats de leaders sociaux et autochtones... Les projets extractifs et hydroélectriques, ainsi que le tourisme de masse, sont d'autres menaces sérieuses à l'intégrité du territoire. Ces dernières

années, de nombreuses terres appartenant au territoire arhuaco ou kogi ont été achetées par des non-indigènes, notamment européens, pour y construire des complexes touristiques de luxe, au détriment des peuples autochtones et de la protection de la nature.



Nouvelles terres

Cette situation exceptionnelle appelle une réponse exceptionnelle. Tchendukua a engagé une campagne pour apporter une **aide d'urgence aux communautés qui en ont le plus besoin**, celles dont les cultures ont été détruites ou dont l'accès à la terre n'est pas suffisant pour assurer leur sécurité alimentaire.

Tchendukua poursuit aussi son accompagnement pour que les peuples autochtones puissent reprendre possession de leur territoire ancestral, clé de leur autonomie et de la préservation de leur culture. En **2019, ce sont en tout 82 hectares qui ont été remis aux Wiwas ; et 90 hectares aux Kogis**, grâce aux donateurs de la collecte lancée suite à l'émission *Rendez-vous en terre inconnue* chez les Kogis. Autant de terres mises à l'abri des activités destructrices qui se multiplient. Cette année, malgré l'interruption passagère due à la pandémie, la restitution de terres se poursuivra dans les mois à venir, pour permettre aux peuples de la Sierra de continuer à entretenir leur mémoire et jouer leur rôle de gardiens de la Nature.

Pauline Thiériot



rencontres

Meywaka

En chemin vers « l'aube de la pensée »



Dans les hautes terres de la Sierra Nevada de Santa Marta, il est une vallée cachée, sorte de replis de l'histoire, où les sociétés arhuacas et kogis les plus traditionnelles cachent leur « trésor ».

Un trésor fragile, invisible aux yeux de celui ou celle qui ne sait pas voir. Un trésor improbable, caché au bout d'un long chemin derrière de hautes falaises. Un trésor que gardent précieusement quelques familles restées à distance de notre histoire. Un trésor qui nécessite du temps, de la ténacité pour être approché, de l'ouverture du cœur pour être entrevu.

Chassés par les vagues meurtrières de notre modernité, ses ultimes « gardiens » n'ont dû leur salut et celui de leur « trésor » qu'à la fuite par les lacs d'altitude. Leurs refuges ? Les dernières terres reculées, froides et arides, où survivre devient difficile. Des terres auxquelles on accède par une vallée improbable, comme un long chemin qui invite à d'étonnantes rencontres.

Sur ce chemin, il y a Marta, dont le visage ridé rappelle les méandres de la vie. Assise au soleil, au milieu de sa famille, elle tisse inlassablement ses mochilas de fiqué, « pour que les jeunes n'utilisent pas de sacs plastique ». A ses rares visiteurs elle rappelle que, pour elle, - « le plus important, c'est de partager de la joie. Quand des gens viennent à notre rencontre, que l'on se parle avec respect, c'est rare. Cela me donne beaucoup de joie ».



Plus haut, c'est Casilda

qui avec une cinquantaine de personnes termine le toit de chaume d'une nouvelle Kankurua, un temple. - « Une Kankurua pour nous, c'est une sorte de bureau un peu particulier, spécialisé sur des sujets précis. C'est là que l'on vient dialoguer avec les montagnes, les forces du vent, des arbres et de tout ce qui existe dans la nature. C'est dans cet espace de dialogue que naissent les possibles de justice, de santé et de gouvernance. Une gouvernance qui ne concerne pas seulement les intérêts humains, mais tous les êtres vivants, les étoiles aussi, et qui nous permet d'avoir de justes et belles pensées indispensables pour garder l'équilibre de l'univers ».



Et Casilda de rajouter : « La terre est comme une mère. Elle a ses cycles de vie, et peut aussi être stressée. Les êtres humains, ses enfants, nous devons veiller à préserver une relation de fraternité avec elle, ne pas la stresser. Nous devons marcher main dans la main pour marcher en justesse ».





Une kankurua construite sous l'œil bienveillant et vigilant de **Javier, un mamu (shaman)** respecté, gardien discret des semences, de la vie et des « relations » - « Il ne s'agit pas de relations nécessité / satisfaction, mais plutôt de connexions vitales larges qui associent des plans visibles et d'autres dimensions moins perceptibles. Il est un ensemble de relations vitales pour nous, une sorte de "mariage". Ce sont celles qu'entretiennent la Guna, une petite grenouille que nous appelons aussi "la voute étoilée", et l'eau, le milieu dans lequel elle évolue. Tant que la Guna va bien, c'est que l'eau va bien et que les autres formes de vie prolifèrent et se développent. La Guna a son cycle de vie qui suit le déplacement des étoiles. Pour nous, elle est très importante. Nous savons bien que le bien-être des humains dépend du bien-être de la nature et le bien-être de la nature ne dépend pas des humains, mais des animaux, comme la Guna, et de la qualité de leurs et de nos relations. »



Ensemble, la nuit, réunis autour d'un feu, les anciens évoquent aux plus jeunes ces années de fuite, l'angoisse et la peur face aux tortures et à la maltraitance des Capucins. Ils parlent de la guerre civile, des incursions de l'armée ou de la guérilla, des années noires de la parapolitiques, du tourisme, sans oublier les projets miniers et les incendies destructeurs qui jalonnent les périodes de sécheresse. Malgré ces violences incessantes, presque invisibles, ils transmettent l'essentiel et veillent toujours à l'espérance chaque jour plus fragile de la conscience du monde.

- « C'est tout en haut de la vallée que se trouve le monde spirituel » rappelle Alexandro, autre Mamu respecté de la communauté, le fils d'Hugues, Mamu assassiné par l'armée en 1991. Assis devant sa petite maison de pierre sous les falaises, Alexandro est le gardien du « seuil » des terres froides. - « Physiquement ici, on ne voit que des lacs et des montagnes, des mères et des pères, dont les relations presque "matrimoniales" permettent de créer les choses. Mais il y a un lac particulier qui représente la mère du placenta. Tout ce qui existe, tout ce qui vit est créé dans le placenta. Les humains, nous grandissons et naissons grâce au placenta. Le placenta est le lieu d'origine de la vie. Ce lac est le lieu d'origine de la vie, de la vie avant la vie. Le placenta est le résultat des deux premières énergies de vie, des forces de création, Serankwa et Seynekun qui ont conçu la possibilité d'une "enveloppe de vie" qui rend la vie possible, qui est le placenta, représenté par ce lac. »

A ses côtés, dans le vent et le froid, la rareté et l'humilité, c'est **Bernardina** et son clan qui veille sur leur « trésor ».

- « Il ne faut pas regarder les montagnes et la nature uniquement comme des réserves de nourriture ou de matières premières. Maltraiter un territoire, c'est nous maltraiter nous-mêmes, maltraiter notre corps. Notre rôle à nous, dans cette montagne, c'est de protéger la terre et de rester des êtres humains conscients de nos actes et de ce qui permet la vie. Avoir conscience du territoire, c'est avoir conscience de notre propre corps. On peut dire que notre territoire est une sorte de carte de la création du monde. Ici, par exemple, où nous sommes, c'est la zone du spirituel, le monde des idées où l'on peut faire des offrandes aux "idées". Protéger le placenta, c'est protéger le monde spirituel qui précède la création des choses. »

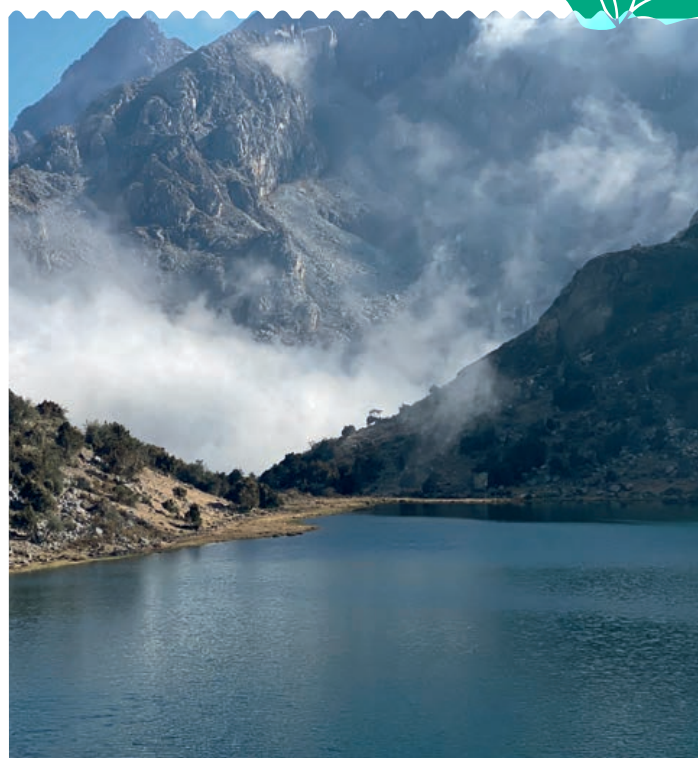


Dans cet ultime recoin de vie, comme surgi de nulle part, porté par le vent du soir, les yeux brillants, esprit de ces montagnes, Lorenzo partagera ces mots.

- «La mère nous a laissé un héritage, des connaissances, c'est un trésor. Si l'on n'apprend pas cela, les conseils ne sont pas écoutés. Si cette connaissance disparaît, l'eau va disparaître, la terre va se dessécher, nous allons mourir. Ici, nous avons encore ces connaissances, ces pratiques, pas des paroles, non, des pratiques. Nous écoutons encore SUSHI, la parole de la vie, les conseils de la mère. Pour cela, il faut une âme pure, apprendre à laver ses vieux vêtements spirituels de toutes les énergies négatives. Vous devriez apprendre cela, les "petits frères". Apprendre à vous connaître, et encore vous connaître, pour connaître la nature. C'est important que vous sortiez de vos logiques, que vous découvriez d'autres façons de faire, d'autres cultures. Si on apprenait à se connaître plus, à réconcilier nos deux mondes, on pourrait avancer ensemble, sur un chemin plus juste, plus harmonieux, car nous sommes tous et toutes, fils et filles de la même terre. »

Déjà, Lorenzo s'éloigne vers l'école des Mamas où il vit. Silhouette longiligne avalée par les brumes qui voilent doucement cette improbable vallée. Une vallée où sommeille un trésor... le trésor de la vie d'avant la vie. **Le trésor de l'aube de la pensée.**

Eric JULIEN



Nota

L'aube de la pensée est le titre d'un livre à paraître en fin d'année 2020. Association de textes et de photos, il relate le cheminement d'un homme, vers cet essentiel en nous, autour de nous « l'âme de la vie ». Vous pouvez dès à présent en réserver un exemplaire. L'intégralité des recettes seront reversées aux « gardiens » et « gardiennes » de la vallée de « l'aube de la pensée » pour soutenir leurs actions.

Pré-réservation Meywaka | **L'aube de la pensée**

Eric Julien, 28€ hors frais d'envoi

Envoyer un mail à tchendukua@wanadoo.fr

Objet du mail : pré-réservation Aube de la pensée

(Mise en page et accompagnement gracieux réalisés par l'Agence de communication : ASUWISH Marketing Thinking)



Shikwakala

Le fil de l'Univers

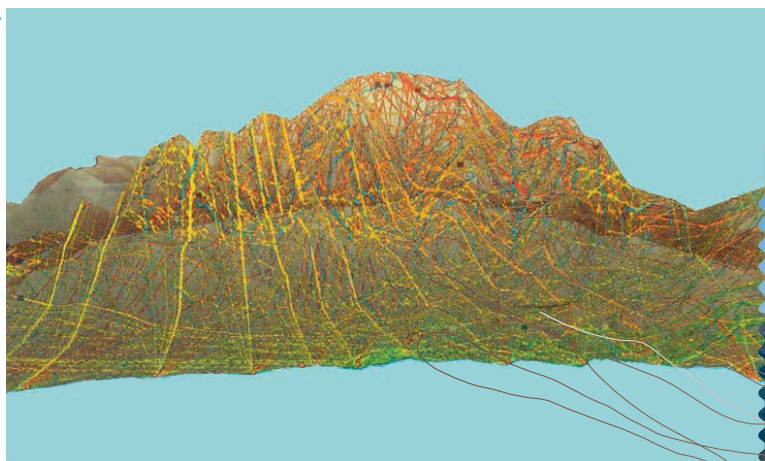


Illustration du tissu de connexions des sites sacrés de la SNSM - Mauricio Montaña

Pour la première fois, les mamas et les sagas Kogis, assistés par des traducteurs kogis et colombiens se sont mobilisés plusieurs années afin d'essayer d'écrire leur propre livre. L'objectif ? Venir vers nous et tenter de nous rendre accessible leur pensée afin que nous puissions ouvrir notre regard sur la vie et le monde. Nous partageons ici quelques éléments d'explication de ce titre énigmatique, « Shikwakala ».

« Shikwa est un fil invisible, créé dans le monde spirituel, qui entoure complètement la terre d'est en ouest, formant un tissu de connexion de la terre avec le soleil et le reste de l'Univers, ce qui rend possible son constant mouvement giratoire.

C'est ça que nous appelons Shikwakala. Ce sont tous les fils qui, connectés, aident à soutenir l'Univers et qui, sous forme de chemins, sillonnent la terre. »*

*C'est comme le chapeau, Namanto, que les Mamas portent sur la tête, où arrivent tous les fils qui tissent la montagne sacrée, où toutes les informations se conjuguent et deviennent une unité. La même chose se produit avec les autres grandes montagnes du monde qui ont leur propre centre d'information dans leur tête, et à partir de là, elles se connectent entre toutes les hautes montagnes de la terre. C'est à Gwinenda où arrivent toutes les connexions de tous les sommets ; où s'unifient tous les fils de toutes les montagnes du monde. C'est-à-dire que Gwinendua détient les informations de tout ce qui existe partout, et de là suit l'énergie qui fait grandir, développer et soutenir le monde. C'est à cet endroit que l'énergie est ancrée pour que l'eau, le vent, la terre, les arbres, les animaux, l'humanité puissent exister. C'est à cet endroit même que se situe l'aliment spirituel qui circule à travers la terre. »**

Si les peuples de la Sierra s'opposent farouchement à toutes les activités, notamment minières, c'est parce qu'ils pensent que cela affecte la santé de la Terre-Mère, menace ses grands équilibres et au final, risque bien de menacer notre survie.

C onférences, interviews, films, les Kogis n'ont de cesse de nous rappeler les interconnexions qui existent entre chaque chose, chaque phénomène et chaque lieu. Bien loin de la vision fragmentée du territoire qui prédomine dans nos sociétés modernes, la Terre-Mère est perçue comme un ensemble vivant, un corps, avec ses fonctions organiques reliées entre elles par des systèmes ventilatoires, nerveux, sanguins, à l'image d'un corps humain.

Un corps dans lequel les montagnes en général et la Sierra en particulier jouent un rôle très spécifique : « Pour nous, la Sierra Nevada de Santa Marta s'appelle Gwinendua, c'est-à-dire tout ce qui s'unit. Gwinendua est le sommet de la colline Gonawindúa.



Car « tous les minéraux -comme l'or, le charbon et bien d'autres qui se trouvent à l'intérieur de la terre- ont été laissés là par la Mère pour remplir une fonction de connexion avec les fils invisibles. A travers eux, une énergie est transmise, elle soutient tout ce qui existe, comme par exemple, les sommets enneigés -Nabulué-. Extraire ces éléments sacrés du territoire, en général, affecte l'équilibre de Nabulué, et c'est pourquoi tout

commence à chauffer et à monter en température, donc la neige fond, les oiseaux s'élèvent à la recherche d'espaces plus froids. C'est aussi la raison pour laquelle les espèces se trouvant encore plus haut commencent à quitter leurs espaces. C'est le propre du phénomène de l'extinction. Le charbon est le cerveau de La Mère, et ils le retirent. C'est pourquoi elle nous fait mal penser, mal agir, parce que son cerveau s'épuise. »*



Comme l'explique Alan Ereira, réalisateur du film *Aluna*, ce tissu de connexions est comparable aux méridiens qui traversent le corps humain, et les sites « sacrés » à des « points d'acuponcture ». Depuis des années les Kogis tentent de faire comprendre aux « Petits Frères », ainsi qu'ils nomment les non-indigènes, que certains lieux doivent absolument être préservés, et que les dommages qui leur sont causés auront des conséquences bien au-delà du lieu lui-même. Ils demandent à ce que leurs sites « sacrés » soient protégés. Mais ils peinent à nous faire comprendre la réalité de ces sites et leurs fonctions d'interconnexions avec l'ensemble de la planète.



Pour tenter de nous faire mieux appréhender leurs concepts, et notamment cette idée d'interconnexion globale, les Kogis essaient d'utiliser des analogies très pragmatiques : « Ces fils, *Shikwakala*, c'est un peu comme le réseau électrique dans vos maisons. **Quand vous voulez planter un clou, vous faite attention de ne pas le planter au milieu d'un fil électrique ! autrement, vous risquez un court-circuit** ».

Alors, croyances d'un autre temps, ou connaissances que nous ignorons ? C'est pour tenter d'en savoir plus, d'explorer cette pensée différente sur la vie et le vivant, d'ouvrir un dialogue respectueux entre « pensées différentes » que Tchendukua a organisé en septembre 2018, dans la Drôme, une première mondiale : une expérience de diagnostic croisé de santé territoriale entre chamans Kogis et scientifiques modernes. Une expérience qui sera renouvelée sur le bassin versant de Genève en septembre 2021. En mars 2020, le magazine *Sciences et vie* titrait en première page « et si la terre était vivante » ? Une (re)découverte pour notre science « moderne » ? Une évidence pour les Kogis !

* Extraits du livre « *Shikwakala, El crujido de la Madre Tierra* »



Pauline Thiériot

ISUN TUTU projet

(tisser mochila)

L'art du territoire

Grâce au soutien de la Fondation belge Emergences, Tchendukua a pu soutenir un des rares projets développés avec des femmes autochtones, les femmes étant au cœur de la vie sociale des communautés de la Sierra.

Mis en place à la demande des femmes, il s'agit d'un projet de tissage, porté par l'association Asowakamu (association de familles productrices de la Sierra Nevada de Santa Marta). Après cent femmes qui ont pu bénéficier d'une première phase du projet ; ce sont aujourd'hui **220 femmes Arhuacas et Kogis qui sont impliquées**. Par le biais d'une activité en apparence anodine, le tissage, elles revisitent et se transmettent l'essence de leur culture, dans ses dimensions spirituelles, territoriales et sociales. Une approche globale, incarnée, qui interroge nos sociétés modernes.

A l'origine de ce projet, Cheyka Zalabata Torres, fille de Leonor Zalabata, leader arhuaca, connue et respectée pour ses actions en matière de défense des droits des communautés autochtones. « La communauté est fière de ce projet car il

impacte la communauté dans son ensemble, **nous, les femmes avons enfin accès à une reconnaissance de notre culture et à la possibilité de développer un commerce juste** », nous partagera Cheyka.

« Plus qu'un projet, **c'est un processus**, car c'est une activité permanente ». Et Cheyka de poursuivre : « Nous les femmes, nous sommes vulnérables face aux commerçants informels qui viennent échanger nos mochilas (sacs traditionnels) contre des produits dont la valeur est largement sur-évaluée ». Ce projet nous permet « **d'entrer dans une logique de protection de la dignité des femmes ; et d'amélioration de leurs conditions. Il impacte les nouvelles générations qui vont bénéficier de ce processus** », soutient Mauricio, Directeur de Tchendukua en Colombie.

Les femmes se réunissent autour du projet tissage : il est une opportunité pour elles d'échanger sur des thèmes qui les concernent. Le tissu n'est donc pas seulement un produit final mais il est bien le reflet d'un **tissu social** qui s'incarne dans les mochilas. – « **En tissant, ce sont nos vies que nous tissons et nos vies sont liées aux relations que nous tissons avec notre territoire** »



De la mochila à la spiritualité...

De la spiritualité au territoire

«Le monde n'existe comme monde que dans la mesure où il est consciemment réfléchi et nommé par une culture et une psyché», Carl Jung. Les Arhuacas nomment et intègrent dans leurs pratiques et dans leur psyché non seulement la nature, mais leur relation avec cette nature.

En cela, la mochila est **un art du territoire**, une pratique traditionnelle propre à la femme qui renferme les connaissances ancestrales de la communauté. Les mochilas sont un symbole de l'identité culturelle, un vêtement et un instrument de travail. Elles sont fabriquées à partir de coton et/ou de laine de mouton de différentes mailles qui leur confèrent des apparences et des degrés d'élasticité particuliers, selon l'usage prévu. L'élaboration d'une mochila représente la fertilité, la féminité et l'utérus. Chaque dessin a une signification, une raison d'être et conserve l'essence de l'origine. La mochila est la représentation matérielle des connexions entre le spirituel, la culture, le territoire, l'identité et la nature. « **Si nous ne tissons pas, nous blessons la terre, c'est un tout, les traditions sont ce qui nous maintiennent** », explique Cheyka.

Sans compter le temps de tonte, de lavage de la laine, de cardage, de filage et d'ourdissage, une femme passe de 2 à 3 mois pour confectionner une mochila. Sur chacune d'entre elles vont être reproduits des symboles aux significations complexes. Parmi ces symboles, on trouve des montagnes enneigées, des pensées, des feuilles des arbres, les murailles des villages qui entourent leur communauté en signe de protection, des côtes, symbole du bouclier qui protège le cœur, ou encore des coquillages dotés d'une forte symbolique. Les couleurs qui reflètent les couleurs de la terre, noir, blanc, gris et marron tiennent aussi une place importante dans l'élaboration d'une mochila. Et Cheyka de préciser « *Chaque couleur est une mère, avec un gouvernement, une raison d'être. Ces couleurs nous représentent et nous, comme femme et comme mère, nous les travaillons tous les jours* ». Ces couleurs sont au nombre de quatre, un chiffre prépondérant dans la culture arhuaca, car il est un principe issu de la nature elle-même : comme les quatre points cardinaux, les quatre fleuves de la Sierra Nevada, les quatre éléments -eau, terre, air, feu-, les quatre saisons, tout travail est pensé quatre fois...

Enfin, les mochilas sont associées à des époques, des âges et des niveaux de connaissances. C'est pourquoi toutes les femmes ne peuvent pas tisser les mêmes mochilas.

L'activité du tissage est omniprésente chez toutes les femmes de la communauté, mais les hommes font eux aussi partie du processus. De la même manière pour l'agriculture : tandis que les femmes désherbent et font les récoltes maraîchères, les hommes défrichent et sèment. Chaque membre de la communauté est un maillon de la chaîne. La communauté **coexiste** avec les matières premières.

«*En partageant notre culture et notre spiritualité, peut se créer une forme d'échange de connaissances avec le monde occidental. **L'occidental qui porte ses mochilas doit savoir qu'il porte la connaissance et la tradition de notre communauté***», insiste Cheyka.

La mochila, son élaboration, est une illustration concrète et symbolique de la vision intégrale que font vivre les sociétés autochtones. La culture arhuaca peut nous aider à penser et agir différemment grâce à des concepts et une vision intégrale qui s'appuie sur les lois de la nature. Dans leur pensée tout est relié, tout geste, toute action est source d'apprentissage. Il est fondamental pour eux d'établir un équilibre entre la nature, le social, la culture et l'économie... Ce n'est pas la prospérité d'un seul membre de la communauté qui importe, mais celle de l'intégralité du corps social, qu'ils définissent comme «*un unique espace, territoire, développement, une unique société, famille.*»

D'après Mauricio, directeur de Tchendukua Colombie, «*l'équilibre se trouve dans la simplicité de la transmission. Plus la pensée est confuse, plus il va être difficile d'atteindre nos objectifs*». L'attention sensible des communautés aux lois de la nature et la simplicité dans la transmission qu'elles préconisent, peuvent constituer une **véritable source d'inspiration pour l'Occident.**

Pour en savoir plus ou acheter une mochila éthique et de qualité, rendez-vous sur :
<https://wakamu.com/procesos/mochilas/>

Lise Fabbro




WAKAMU
Totalmente hecho a mano



Terre à terre...

Un nouveau regard sur le monde

Face aux enjeux planétaires actuels, une source d'inspiration nous semble essentielle aujourd'hui : le dialogue entre peuples « autochtones » et sociétés « modernes », afin d'ouvrir un nouveau regard sur le monde.

En septembre dernier, Judith Nuvita, jeune dentiste kogi, donnait à Genève une conférence exceptionnelle, intitulée : « Lorsque Tradition et Innovation sont en résonance ». Première femme kogi à avoir suivi des études universitaires, Judith a choisi de revenir exercer son métier dans sa communauté. Mais sa formation n'a pas pris fin avec l'obtention de son diplôme : après avoir acquis le savoir des « petits frères » non-indigènes, c'est maintenant auprès des *Mamas* et des *Sagas* kogis qu'elle continue à apprendre afin d'intégrer à sa pratique des approches traditionnelles qui tiennent compte de la personne dans son ensemble et qui sont ancrées dans le territoire.

Dans sa pratique, connaissances ancestrales et savoirs scientifiques « modernes » cohabitent et se complètent. Dans le prolongement de cette conférence et à la demande des Kogis, Tchendukua cherche à explorer de nouveaux des ponts entre ces deux approches du monde. C'est aussi dans cet esprit que l'association a organisé, en septembre 2018, une rencontre **dans la Drôme entre des Mamas et Saga kogis et une vingtaine de scientifiques de différentes disciplines, afin de réaliser un « diagnostic croisé » d'un morceau de territoire, son état et ses besoins**, et de nourrir un improbable dialogue autour d'un même sujet : la nature.

Bien que les approches diffèrent, scientifiques et Kogis sont rapidement tombés d'accord sur de nombreux points, tels que les dégâts causés par les pins noirs, arbres « égoïstes » qui appauvrissent les sols au détriment des arbres « natifs » ; ou l'importance des filons de grès, source d'information sur la formation du globe terrestre. Sur d'autres aspects, la vision intégrale qu'ont les Kogis semblent ouvrir à de nouvelles lectures du territoire et de ses enjeux. C'est par exemple le cas des « missions » des lieux : tels les organes du corps humain, les lieux auraient tous un rôle particulier à jouer, une fonction « organique » reliée à celle des autres lieux.

Un dialogue qui ouvre une question épistémologique de taille : comment les Kogis savent-ils ce qu'ils savent ? Comment font-ils pour analyser un territoire qu'ils ne connaissent pas, et formuler des « analyses », validées par les scientifiques ?

Cette rencontre a aussi fait naître une interrogation majeure chez nos invités kogis : **à quoi servent vos connaissances, si vous êtes incapables de les utiliser pour protéger la nature ?**

La richesse des résultats et les perspectives ouvertes nous ont incités à renouveler l'expérience et à lui donner un statut à sa hauteur, avec le projet « Terre à Terre ». **En septembre 2021, des scientifiques et des Mamas et Sagas kogis et arhuacos seront réunis pour poser un diagnostic sur l'état de santé d'une parcelle d'un nouveau territoire** : le bassin versant de Genève. Cette fois, le but n'est plus seulement d'ouvrir le dialogue. Il est de relier savoirs scientifiques et connaissances autochtones, recherche académique et compréhension sensible du monde, acteurs privés, publics et société civile, afin de **faire émerger des propositions concrètes** autour de thèmes essentiels : le territoire, la santé, l'éducation et la gouvernance ; et de contribuer à inventer le monde qui vient.

Pauline Thiériot



IL N'Y A PAS DE CIVILISATION PRIMITIVE, NI DE CIVILISATION ÉVOLUÉE, IL N'Y A QUE DES RÉPONSES DIFFÉRENTES À DES PROBLÈMES FONDAMENTAUX ET IDENTIQUES.

Claude Lévi-Strauss,
Anthropologue, 1908-2009

LES ACTEURS DU PROJET

Co-organisé par Tchendukua France, Tchendukua Suisse, Tchendukua Colombie, les Mamas Kogis et Arhuacos et le Réseau Résonance, le projet « Terre à Terre » est parrainé par Nicolas Hulot et Edgar Morin. Il est soutenu par le département Man and Biosphere de l'UNESCO et l'Agence Memory. De nombreux scientifiques ont déjà répondu à l'appel, coordonnés par Denis Chartier (Professeur à l'Université Paris VII) et Bernard Debarbieux (Professeur à l'Université de Genève).

Pour tout renseignement :
Pauline THIERIOT
Mail : pauline@tchendukua.org



MEMORY



rezoneance



interview

La compensation carbone

- Rencontre avec Jonathan Guyot, co-fondateur de la communauté all4trees

Face à l'urgence climatique, de nombreuses entreprises, collectivité ou particulier se tournent vers la compensation carbone ou « plantent » des arbres. Mais ces mécanismes sont aussi très critiqués.

Ces solutions permettent-elles vraiment d'atténuer les changements climatiques ? S'agit-il surtout de « greenwashing » pour redorer l'image des entreprises ou se donner bonne conscience ?

Nous avons posé la question à Jonathan Guyot, co-fondateur d'all4trees, communauté d'organisations engagées pour la lutte contre la déforestation, la préservation et la restauration des forêts¹.

Des solutions de facilité

« La compensation carbone n'est pas une fin en soi dans la lutte contre les changements climatiques, je le vois plutôt comme un outil de financement de projets : les entreprises achètent des crédits carbone qui vont financer des projets visant à séquestrer ou réduire les émissions de CO₂. Cela pouvait être une bonne idée au départ, mais on se rend compte aujourd'hui que ce n'est pas un outil adapté.

Avec le mécanisme de compensation volontaire, **les porteurs de projets sont en concurrence**. Ils doivent proposer les tonnes de carbone les moins chères pour pouvoir les vendre. C'est pareil avec les acteurs qui ne passent pas par le marché carbone mais qui proposent de planter des arbres : il y a des arbres à 15 ou 20 centimes, d'autres à une dizaine d'euros. Souvent, les entreprises cherchent à aller au moins coûtant pour compenser leurs émissions, ou à planter le plus d'arbres possible. Mais **plus le prix est bas, moins le projet prend en compte les aspects socio-économiques et la biodiversité**, et moins il est de qualité ou n'assure pas de pérennité.

L'enjeu avec all4trees, c'est de dépasser ces indicateurs de nombres d'arbres et de tonnes de carbone. Car cela mène à des **solutions de facilité** : au lieu de lutter contre la déforestation, on massifie la reforestation, souvent avec des plantations mono-spécifiques et inadaptées. En Turquie par exemple, 11 millions de sapins ont été plantés en 2019, dont 90% sont morts au bout de 3 mois. On risque aussi de planter des arbres dans des zones inadaptées, comme des zones humides ou des savanes.

Contribuer plutôt que compenser

Aujourd'hui, **les prix de la tonne de carbone ou des arbres plantés sont beaucoup trop bas pour inciter efficacement à réduire les émissions**. La compensation laisse croire qu'on peut annuler ses propres émissions en achetant des crédits carbone. C'est une manière de se déresponsabiliser, de laisser toute la responsabilité au porteur de projet. En réalité, **jamais 100% des émissions ne seront recapturées par les forêts**, 50% des émissions restent dans l'atmosphère, un quart finit dans

l'océan et participe à leur acidification et un quart est capturé par la biomasse végétale, océanique avec le phytoplancton ou terrestre avec les arbres.

Ce n'est donc pas en achetant des crédits carbone que l'on devient neutre en carbone. All4trees a animé de nombreuses réunions de travail, avec une vingtaine d'organisations, porteurs de projets et cabinets de conseil, comme Carbone 4 qui vient de publier son référentiel *Net Zero Initiative*² qui pose de nouvelles bases pour la neutralité carbone, avec des ambitions fortes de réduction des émissions.

Du chemin reste encore à parcourir, mais les signaux sont positifs, puisque de nombreuses entreprises nous contactent pour contribuer au soutien de projets. Plutôt que de « compensation », nous préférons parler de « contribution ». « Contribuer » vient du latin « contribuo », donner en partage. Cela signifie donc avoir une œuvre commune, et c'est ça qui est important. Faire les choses ensemble avec une ambition commune : préserver les forêts et lutter contre le changement climatique. Des défis que seul le collectif pourra résoudre.

Propos recueillis et mis en forme par Pauline Thiériot.

A TCHENDUKUA, nous proposons de parrainer des arbres, pour un montant de 5€. Il s'agit d'une estimation basée sur le coût des projets de rachat de terres et sur le nombre moyen d'arbres par hectare.

Le nombre d'arbres varie fortement d'une terre à l'autre : ils sont beaucoup plus nombreux dans les zones de forêts tropicales humides que dans les zones de forêts tropicales sèches. Pourtant, préserver les forêts sèches, l'un des écosystèmes les plus fragiles et menacés du globe, est aussi essentiel dans la lutte contre les changements climatiques et la préservation de la biodiversité !

1 : <https://all4trees.org/>

2 : <http://www.carbone4.com/publication-referentiel-nzi/>

Mission Colombie

Lise Fabbro, en Service Civique, a accompagné la mission annuelle de Tchendukua France en Colombie. Elle partage avec nous son témoignage.

Je me souviendrai toujours de ces odeurs florales, humides et rassurantes senties dès les premières secondes où j'ai posé mes pas sur le territoire colombien en janvier 2017. Depuis cette première expérience, mon chemin de vie n'a cessé de s'ouvrir à de nouveaux horizons. Un chemin qui, de rencontres en lectures, me permet aujourd'hui de travailler avec cette belle équipe de Tchendukua pour accompagner les peuples autochtones de la Sierra au service d'idées qui me sont chères.

Parmi ces idées, la défense des peuples racines (face aux violences, au néocolonialisme, au modèle extractiviste, au tourisme de masse...) bien sûr, mais aussi **leur attention sensible aux lois de la nature**, sont deux axes de travail chez Tchendukua qui me semblent être de magnifiques sources d'inspiration pour l'Occident. L'action de "travailler ensemble" et le dialogue peuvent être une des manières d'engager la transition qu'appelle notre temps, «*pour habiter en conscience le "plurivers", ce monde des mondes qu'est notre planète*» (A. Escobar, 2018).

Cette mission m'a permis d'apprendre à mieux connaître l'équipe colombienne de Tchendukua qui œuvre avec une grande discrétion sur le terrain, et de mieux appréhender leur grille de lecture du pays et de la Sierra Nevada de Santa Marta. Elle m'a aussi permis de percevoir le travail remarquable de Tchendukua qui, malgré les risques, poursuit son engagement auprès de ces communautés qui luttent sans répit pour leur survie.

Une rencontre avec un Kogi m'a particulièrement stupéfaite. Il a insisté, avec clarté et détermination, sur la nécessité de parler de l'eau et du vent en Occident, mais aussi chez eux, en Colombie. Sur le territoire des Arhuacos, l'ambiance m'a semblée magique. J'ai ressenti une profonde humilité face et avec la nature. L'arbre «doyen» sous lequel se tenaient nos réunions était majestueux.

La mission a été ponctuée par de très belles rencontres. Ces femmes, ces hommes et ces enfants lumineux, leur sourire, leur générosité, leur rapport au temps, leur force, leur **vision intégrale**, leur pédagogie, **l'interdépendance** des choses et des êtres, **la force des rituels**... Je garde de cette



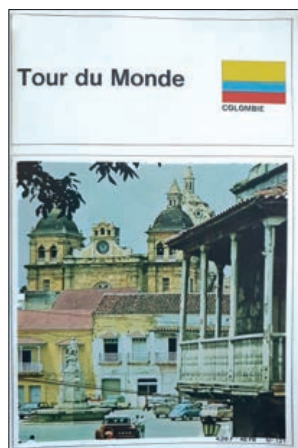
témoignages

mission des leçons de vie que je ne suis pas prête d'oublier. De ces leçons qui ne sont pas transmises sur les bancs de l'école. Je remercie Eric, Pauline, ainsi que toute l'équipe pour ces portes ouvertes, les partages et ces nombreux appren-tissages. Avoir accès à la **grille de lecture du monde de l'Autre**, nous tend, nous tire, nous étire... Et cela conduit au vertige, déconcerte, bouleverse nos certitudes et au final suscite de la joie. Merci aux Arhuacos et aux Wiwas de nous ouvrir les portes de leur territoire, de nous accueillir et de partager, avec chaleur et malice, leurs savoirs et leurs luttes.

Avoir la chance de se rendre sur le terrain permet de saisir avec plus de finesse et de nuances les enjeux de cette partie du monde terriblement complexe. Cette expérience confirme ma volonté d'engagement et de participation pour la défense de la vie, des terres, des cultures, et pour la promotion des **lois de la nature**, face à l'accumulation des dangers qui sans cesse se multiplient.

Lise Fabbro

Sensible à l'urgence écologique globale, Lise est passionnée par le savoir des peuples autochtones et par la Colombie, où elle a vécu. Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble et de Droit, elle souhaite se mettre au service du vivant, et du territoire qui l'a vue grandir.



Eléonore Hirooka, membre du comité de Tchendukua Suisse

Le confinement amène parfois à des découvertes surprenantes ...

« Si grande est leur haine du blanc depuis la conquête, si féroce leur résistance aux forces régulières et même aux tentatives de conciliation que l'on a préféré les laisser en paix. »

Magazine Tour du monde, 1970

Grâce au coronavirus, comme beaucoup de gens qui soudainement ont eu plus de temps, je me suis mise à ranger et trier dans notre vieille maison pleine de recoins, acquise il y a 3 ans. Je suis alors tombée sur une cachette contenant de vieux magazines de 1970 intitulés «le tour du monde». Taïwan, Hongrie, Canada, Etats-Unis... et Colombie. Etonnamment on y parlait déjà des Indiens Kogis, mais en des termes différents d'aujourd'hui puisqu'il y était évoquées des «tribus indiennes primitives», ou «tribu d'Indiens sauvages»...

Avec 40 ans de recul, je mesure aujourd'hui toute l'étendue du chemin réalisé entre les années 1970, où l'on parlait encore des peuples premiers comme des peuples primitifs, sauvages, et aujourd'hui, où l'on parle d'eux avec plus de respect, curiosité et parfois même d'envie ou d'admiration.

Hier on ne comprenait pas pourquoi ils ne se soumettaient pas à la suprématie de l'homme «civilisé», et aujourd'hui on regrette ces touristes trop nombreux venus dénaturer leur culture restée intacte et vivante depuis des millénaires.

Quelle étrangeté, et dans le même temps quel soulagement de constater un tel changement de perspective après autant de siècles de domination des «modernes» sur les «sauvages».

Bien-sûr, une partie de la population mondiale est encore pétrie de jugements qui réduisent les peuples autochtones à des sous-développés qu'il convient d'intégrer ou de faire disparaître.

Mais cette ouverture aux autres semble suffisamment forte pour que l'on puisse espérer évoluer vers un monde qui respecte davantage l'altérité. - « Où l'autre me renseigne sur ce que je ne sais pas de moi ». On ne peut manquer de se demander ce que ces commentaires portés sur les Kogis reflétaient des lecteurs de la revue «Tour du monde» en 1970 ?



Fabienne Morgaut, directrice RSE de Maisons du Monde et directrice de la Fondation Maisons du Monde, partenaire de Tchendukua

Historiquement impliquée sur des projets de préservation de la biodiversité dans les pays du Sud, Maisons du Monde s'est dotée d'une Fondation en 3 axes : la préservation des forêts dans les pays du Sud, la revalorisation du bois en France et au sein de l'U.E et enfin la mobilisation citoyenne autour de l'environnement. Aujourd'hui, nous soutenons 24 projets dans 12 pays.

Notre vocation est de contribuer à préserver les forêts et la ressource bois par et au service de l'Homme. Le projet de Tchendukua est en résonance avec notre mission. Cela nous semblait donc évident que la Fondation Maisons du Monde apporte son soutien au combat démarré par Eric Julien auprès des Amérindiens Kogis et Wiwas lorsque nous avons été contactés pour contribuer à l'achat et la restitution de terres ancestrales.

Nous souhaitons nous faire **caisse de résonance du message de connexion à la nature porté par les Kogis**, pour aider à la prise de conscience autour de ces enjeux et **faire évoluer nos valeurs en lien avec la préservation de la nature**.

Le fait que ce projet ait été soutenu par les collaborateurs de Maisons du Monde, qui l'ont présenté aux clients grâce à l'ARRONDI en caisse, nous confirme que la vision des peuples autochtones doit être partagée. Nos clients et nos collaborateurs ont découvert leur façon de vivre et leur rapport à la nature, bien différents des nôtres. Avec plus de 96 000 € collectés grâce aux 700 000 dons des clients, le projet de Tchendukua à l'ARRONDI est une réelle réussite. C'est pour nous une fierté d'accompagner un tel projet !



En septembre 2018, Eric Julien et quelques bénéficiaires du projet ont enregistré un podcast disponible sur la page YouTube de la Fondation Maisons du Monde :

<https://www.youtube.com/watch?v=Itp5sVvxc9o>

Hommage à René-Charles un si fidèle ami



A l'évocation de René-Charles, administrateur de Tchendukua, disparu il y a peu, le sourire me vient aux lèvres. Peut-être est-ce lié aux souvenirs de nos rencontres régulières où nous refaisions le monde ? Ou est-ce cette générosité incroyable qui l'habitait ? Soutien de Tchendukua de la première heure, il était toujours là pour un coup de pouce ou un nouveau projet au service « des autres ». Ou simplement sa gentillesse, le sourire qui traversait son visage lorsqu'il offrait une bouteille de vin, aux membres du CA de Tchendukua, pour fêter ses 20 ans de présence à nos côtés ? Peu importe ! René-Charles était attentionné, bienveillant, engagé et au service.

« Nous avons eu la grande joie de te connaître et c'est pour toute l'équipe une grande tristesse de t'avoir brutalement perdu. Toutes nos pensées émues à ta famille et à tes proches. »

Eric Julien

À vos agendas

LES PARKOURS DE FORMATION DE NOTRE PARTENAIRE, L'EPNS, REPRENENT !

• Du 11 au 15 novembre 2020 Site des Amanins et Vallée de la Drôme

Piloter sa transition, ou l'art du passage

Vous situation professionnelle ou personnelle ne vous convient plus ? Vous souhaitez changer, faire émerger un projet, réorienter votre parcours de vie ou plus simplement faire le point ?

Avec ce parcours, vous pourrez partager des témoignages, rencontrer d'autres acteurs du changement et découvrir et pratiquer différents « outils » pour accompagner votre transition.

> **Parkours animé par Eric Julien et Christine Marsan**

Renseignements et inscriptions : 07 57 50 50 79
ecole.nature.savoirs@gmail.com
www.ecolenaturesavoirs.com



Nouvelles de Tchendukua Suisse

L'accueil de Judith Nuvita, jeune femme kogi, le 11 septembre 2019 a sans aucun doute constitué l'événement essentiel de cette année passée à Genève. La conférence organisée avec Rezonance et soutenue par l'Etat de Genève et son Service de la solidarité internationale a réuni plus de 300 personnes et permis à un panel d'intervenants de s'exprimer, dont Sophie Swaton, maître d'enseignement et de recherche à l'UNIL et notre parrain Philippe Roch. La rencontre avec Judith a laissé une forte impression à ceux qui ont pu la rencontrer. La pertinence de ses réflexions, mélange de culture traditionnelle et moderne, fut étonnante et très enrichissante.

Ce succès a ouvert le chemin menant au diagnostic GE 2020. Ce dernier, compromis par le Covid-19, sera toutefois reporté d'un an, prolongeant le temps pour trouver son financement local. Le comité scientifique genevois a quant à lui pu être constitué sous la direction de Bernard Debarbieux, doyen de la faculté des sciences de la société à l'UNIGE.

Ces derniers mois, nous avons pu également travailler sur la mise en ligne de notre nouveau site, entièrement réalisé par Justin Cornut, et qui donne une visibilité nouvelle et plus actuelle de nos engagements. Nous le remercions sincèrement pour son engagement bénévole, ainsi que Sarah, également bénévole, qui a entièrement repris et réorganisé nos fichiers et dossiers internes, ce qui devrait dorénavant faciliter les relations avec nos membres, fidèles, chaque année plus nombreux.

Nous nous réjouissons dès lors de jouer le rôle de Terre d'accueil pour Genève 2021, en espérant qu'aucun virus ne viendra perturber son bon déroulement !



Vous pouvez désormais SOUTENIR TCHENDUKUA en effectuant vos recherches sur internet ! Pour cela, installez le moteur de recherche Lilo et reversez vos gouttes à Tchendukua. Merci !

Ont contribué à ce numéro : Lise Fabbro, Eléonore Hirooka, Eric Julien, Jean-Jacques Liengme, Michel Podolak, Marie-Hélène Straus, Pauline Thiériot / Relecture : Jacqueline Bac / Crédit photos : Philippe Brulois, Lise Fabbro, Eric Julien, Tiago Liage, Denis Mauplot, Tchendukua / Crédit illustrations : Lise Fabbro, Mauricio Montaña / Graphisme : Calandre / Impression : Corlet - Condé-sur-Noireau / papier recyclé.



Association Tchendukua - Ici et Ailleurs / 11 rue de la Jarry / 94300 Vincennes / Tél. 01 43 65 07 00
tchendukua@wanadoo.fr / www.tchendukua.org



Merci à nos partenaires

